



Réception de Simon Leys

DISCOURS DE PIERRE MERTENS
A LA SEANCE PUBLIQUE DU 30 MAI 1992

Il semble bien, Monsieur, que nous partagions la même défiance à l'endroit de la biographie. Souvent elle met à plat une vie à la manière d'un juge d'instruction, en ne retenant ni son mystère ni sa saveur; elle camoufle l'œuvre plutôt qu'elle ne l'éclaire.

Au seuil d'un petit ouvrage sur *La vie et l'œuvre de Su Renshan, rebelle, peintre et fou*, vous suggérez que « c'est sous forme de roman » qu'il conviendrait de restituer l'aventure de celui-ci. « Le peu que nous savons de sa vie apparaît étranger et dramatique à souhait, et reste entouré de larges pans d'ombre qui incitent l'imagination à se donner libre carrière (...) Les informations qui subsistent à son sujet sont rares, tardives et souvent contradictoires ; certaines émanent de sources douteuses, beaucoup se fondent seulement sur d'anonymes rumeurs transmises oralement. Notre besogne consistera à rassembler, comparer et examiner de façon critique ces diverses informations ; ceci nous entraînera parfois dans de longues discussions — souvent non concluantes — sur des vétilles. Dans cette progression myope, il est à craindre que l'on perde de vue cela seul qui importe : la passion solitaire vécue par un homme que le génie de peindre a consumé comme une fièvre. »

Pour un rien, Monsieur, nous serions tenté d'adopter à votre sujet un tel point de vue... Mais, tandis que vous commentez, par ailleurs, un écrivain entre tous proche de vous, puisqu'il s'agit de Victor Segalen, vous avancez cependant : « Si l'œuvre nous passionne, c'est l'homme que nous voudrions mieux connaître. »

Pourquoi ne montrerait-on pas la même curiosité à votre propos ? Évoquant un autre auteur, qui vous est particulièrement cher (Orwell), vous dites : « Sa vie fut assurément moins importante que son œuvre, mais elle en fut garante. » Comment, encore une fois, ne pas songer qu'il en est allé de même en ce qui vous concerne ? N'affectons donc pas de mépriser trop ces quelques coordonnées qui nous fournissent des clés — si elles ne nous ouvrent pas toutes les portes — de votre parcours...

Vous êtes nés, le 28 septembre 1935, au sein d'une famille originaire d'Anvers. Votre grand-père était avocat et faisait de la politique. Votre père fut éditeur. On se souviendra de votre oncle comme d'un fameux gouverneur du Congo. Vous faites des humanités gréco-latines dans un collège diocésain de Braine-l'Alleud. Vous vous inscrivez en droit à l'Université de Louvain. Mais vos intérêts vous poussent déjà vers la peinture, les lettres, et la navigation à voile... Qui discernerait, dès alors, dans cette passion pour les arts plastiques, et un certain coup de crayon hérité de Daumier, qui fait de vous un caricaturiste reconnu par le cercle de ses amis — de Jean-Marie Simonet à Marcel Croës —, celui qui, plus tard, au moyen des mots, saura brocarder comme personne certains ridicules redoutables ? Qui soupçonnerait dans cet appel du large celui lancé à un « voyageur-né » ou un « exote », selon les mots de Segalen, encore lui ?

Vous laissez entendre volontiers qu'on ne programme jamais que l'accessoire. Qu'une vocation peut naître, au fond, d'un concours de circonstances, qui change la vie en destin. Sur quel coup de dés allez-vous devenir dépositaire d'un feu sacré ?

C'est un voyage en Chine, entrepris à l'âge de vingt ans, en 1955, au sein d'une délégation d'étudiants belges de toutes disciplines et de toutes tendances, qui va décider de votre « orientation » : un mot qui, dans ce cas, prend tout son sens ! Vous découvrez que, plutôt qu'un pays et même qu'un continent, la Chine est une vision du Monde et qu'elle s'inscrit dans le sens d'une universalité en harmonie avec l'ordre cosmique.

Aussitôt, il vous apparaît qu'il ne serait guère raisonnable d'ignorer la seconde partie de l'univers, toute une moitié de l'expérience humaine, et de vivre à

notre époque sans savoir le chinois. Vous ne deviendrez pas sinologue par métier mais pour avoir aspiré à une vie complète. De retour, vous vous initiez rapidement au langage qui vous ouvrira les portes de cet univers nouveau, vous achevez vos études de l'art et vous vous initiez à la calligraphie.

La rencontre d'un hasard vous a fait vous rallier à votre nécessité.

Voyageant pour Aden, le jeune Paul Nizan observait avec ironie « qu'on nous avait accoutumés à penser à l'Orient comme au contraire de l'Occident ». À Damas, le colonel Lawrence remarquait avec amertume qu'on pouvait perdre la maîtrise d'un monde sans pour autant en conquérir un autre, et se retrouver comme dans une armure vide...

Quant à vous, ce n'est pas avec l'Autre, seulement, que vous avez pris rendez-vous : c'est avec vous-même.

Au fond, Monsieur, vous vous apprêtez à devenir quelqu'un comme un savant ou un lettré, peut-être un artiste, ou tout cela à la fois.

Entre-temps, vous avez visité l'Afrique et l'Asie. Vous obtenez une maigre bourse pour Taïwan où vous vous inscrivez à la section des Beaux-Arts de l'Université. De 1961 à 1966, vous vivez dans des conditions toujours plus ascétiques à Taïwan, Singapour, Hong-Kong et au Japon. Vous vous mariez en 1963 avec une Chinoise — Madame Chang Hanfang qui vous donnera quatre enfants — et en 1966, vous prenez votre doctorat avec une thèse qui porte le titre : « *Les propos sur la peinture du moine Citrouille-Amère* » de *Shitao*. Après 1966, vous passez encore un an à la bibliothèque des Hautes Études chinoises et le Consul de Belgique à Hong-Kong, Jennebelly, informé que la Belgique s'apprête à reconnaître la Chine Populaire dans la foulée de la décision gaullienne, vous fait suivre de plus près la vie politique de la République chinoise.

Les rapports que vous rédigez pour le Consulat vont produire, presque à votre insu, tout d'abord, la genèse des *Habits neufs du Président Mao*.

Peu de temps après, Jacques Groothaert ouvre l'Ambassade belge à Pékin et vous obtenez d'y être nommé attaché culturel : vous y passerez six mois. Les contraintes du régime qui limitent vos possibilités de déplacement dans un univers qui, pour vous, n'a plus de secret, la possibilité d'étudier et d'enseigner la langue et la littérature chinoises à Canberra puis Sydney, au lieu de vous éloigner de votre

centre d'intérêt, vous amènent à quitter physiquement la Chine pour mieux l'observer à distance.

Même si, comme je viens de le faire, on ne retient que quelques pistes pour sacrifier aux lois de la présentation, on commence à distinguer en vous l'homme d'une double approche du phénomène chinois. Culturelle, d'abord, elle deviendra aussi politique sous la pression des événements. À un homme d'exception, l'accomplissement d'une destinée unique devrait déjà suffire, mais sa rencontre avec l'Histoire peut faire de lui un bigame intellectuel...

Parvenu ici, je voudrais, rompant avec la chronologie, relater successivement, et non ensemble, ces deux itinéraires. Celui du savant, d'abord, celui du polémiste engagé, ensuite. Celui de Pierre Ryckmans, celui de Simon Leys lorsque les tumultes de la politique vont vous doter d'un surcroît d'existence...

En 1970, vous publiez, sous votre vrai nom, *La vie et l'œuvre de Sun Renshan*, portrait d'un artiste magnifiquement excentrique, sur le génie duquel vous vous demandez quelle trace il peut laisser « dans la mémoire des hommes lorsqu'il se développe de façon solitaire à contre-courant des conventions de son âge » ? Méditation chargée d'ironie et de mélancolie sur une silhouette rentrée dans l'ombre et oblitérée par le temps. Vous paraissez fasciné par cette incertitude qui grossit l'épaisseur d'une ombre autour d'un destin et d'une œuvre d'artiste. Tout ici paraît incertain, flou, sujet à caution. Une vocation précoce pour la calligraphie, des maladies d'enfance, des phobies, peut-être un déséquilibre mental, un mariage qui ne sera pas consommé, mais surtout une errance, un vagabondage qui alimente bien des légendes et des anecdotes, tant il est vrai qu'on prête surtout aux génies solitaires. Au terme du parcours, un emprisonnement mystérieux pour impiété filiale mais peut-être la démence, ou une activité rebelle, qui expliquent cet internement. En filigrane de cette erratique et confuse existence, on *distingue l'ombre d'un homme « primitif d'un art nouveau », méconnu par la plupart mais adoré* de quelques-uns, dont on peut déplorer les insuffisances calligraphiques, la rigidité du dessin, et dont vous laissez pressentir l'extraordinaire exigence qui n'a d'égal qu'un profond manque d'ambition, l'insolite précocité, la déconcertante inventivité, le caractère novateur. Georges Bataille, dans une préface fameuse à son *Bleu du ciel*, a souligné que seules importaient les œuvres qui ont été indispensables à leurs

auteurs. On sent que c'est cette rageuse nécessité qui relie Su Renshan à son art, dans un splendide et tragique isolement, une tenace marginalité, en frôlant quelques abîmes, qui a dû retenir votre attention. Il passe beaucoup de cette empathie dans un texte si beau et si tendu que, ce n'est pas vous faire injure d'affirmer qu'il ressemble à une fiction. On imaginerait volontiers un Nabokov inventant de toutes pièces votre Su Renshan !

En 1983, paraissent, signés par Simon Leys et sous le titre *La forêt en feu*, des essais sur la culture et la politique, où votre amour pour une civilisation trouve à s'exprimer en corrélation avec l'indignation que vous inspire la barbarie d'un régime qui la met à mal. « La Chine est un monde » mais qui vous apparaît menacé, désormais, dans son universalité même. C'est encore la pratique des arts qui peut assurer son sauvetage et qui l'amène à remplir « cette suprême mission d'harmonie » en renouant avec l'unité des choses. Plus singulièrement, vous vous attachez à montrer comment, chez Wang Wei (699-761), la peinture et la poésie se réconcilient pour tomber ensemble d'un même pinceau, chaque art ayant partie liée avec l'autre et lui empruntant. (Dans *Connaissances de l'Est*, le jeune Claudel ne parlait-il pas déjà d'une « piété des Chinois à l'écriture » ?). Au passage, vous indiquez la justesse des intuitions d'Ezra Pound, qui ne connaissait rien au chinois, mais avait deviné les vertus « imagistes » du langage poétique propre à la Chine. Tout le secret d'une esthétique se trouve ainsi dévoilé lorsque vous nous donnez à voir la célébration de la nature et du réel par l'art voué à les compléter plutôt qu'il les limite ou les symbolise. Picasso, tout près de nous, pareillement, entendait travailler comme ou avec la nature.

La calligraphie exprime alors le plus sûrement, tel un test de Rorschach, la personnalité singulière et incomparable de celui qui écrit et peint à la fois. Le blanc, le vide, le silence, retrouvent ici leur place pour assurer une expressivité du réel qui doit en passer par la litote.

Dans votre ouvrage le plus récent : *L'humeur, l'honneur, l'horreur* (1991), évoquant cette fois les propos de Huang Binhong sur la peinture, vous revenez sur cette idée que « la vraie ressemblance est la ressemblance qu'on atteint par la non ressemblance ».

Ainsi, l'art, dans son esprit, apparaît-il parcouru par l'énergie même qui lui vient de « l'ivresse et du recueillement » face au spectacle de la nature.

Mais c'est probablement dans les notes de commentaires que, sous la signature de Pierre Ryckmans, vous ajoutez aux *Propos sur la peinture du moine Citrouille-Amère* de Shitao (1984) que vous nous introduisez le plus profondément dans le secret des théories picturales chinoises. Le livre de Shitao, qui renonce à formuler toute référence à la contingence d'un art ou au nom même d'un artiste, se condense tout entier en une réflexion philosophique, éthique, plastique et technique. Il s'agirait, par un Unique Trait de Pinceau, de renouer avec l'unité qui embrasse l'universel. La peinture ainsi définie, toute entière émanation de l'intellect, a pour fonction de qualifier l'être même de l'univers. En adhérant à une règle aussi libératrice que rigide, qui permettrait d'échapper à l'esclavage de toutes les autres règles, la perception redevient alors ce qu'elle n'aurait jamais dû cessé d'être : une vénération, une folle révérence à l'égard du réel et de la multiplicité de ses dons. « La peinture n'est pas copie de l'univers, elle est elle-même l'univers. »

On demeure pantois devant ce manifeste écrit au début du dix-huitième siècle qui dénonce, à l'avance, tous les académismes, les formes vécues comme simples imitations, les virtuosités qui renoncent à l'ontologique mise en œuvre de l'esprit comme tel. Quand c'est le balbutiement et le fin mot qui peuvent, au vif du sujet, de l'unique sujet, exprimer l'émotion la plus nue, et l'intelligence dans sa candeur. C'en est fini alors des citations et des références dont s'accommodent si volontiers la pratique mondaine de l'art et ses compromissions, ses truquages qui n'engendrent que le trouble et l'opacité. On a rarement pu lire une telle défense et illustration d'une esthétique soucieuse de traduire, dans une synthèse naturelle du chant poétique et de l'illumination picturale, la limpidité même des phénomènes. Sans doute n'a-t-on retrouvé que dans le journal d'un Klee ou les lettres d'un Nicolas de Staël le savoir parfois désespéré de ce renoncement à toutes les vulgarités qui peuvent tenter, retenir, et piéger, la démarche artistique, lorsqu'elle consent à son propre dévoiement. Notre émotion de lecteur s'accroît encore de ce que vous nous donnez à voir, sans complaisance, un Shitao, dans sa vie séculière, porté à diverses ambiguïtés, d'étranges hétérodoxies et, à l'occasion, courtisan. On devine alors que la vision qu'il pu formuler sur « un plan d'abstraction universel »,

il lui fal-lut sans doute la gagner de haute lutte contre une époque et contre lui-même.

Tous ces essais nous aident à évaluer ce qui nous ramène en Chine et ce qui nous en sépare. Ce n'est pas sans éprouver une sorte de vertige que nous découvrons un continent où les attitudes, les mentalités, les conceptions nous apparaissent à la fois étrangères aux nôtres et en même temps familières, comme si, au prix d'une amnésie, nous les avions seulement oubliées pour longtemps. Au sens propre, nous recueillons ainsi un héritage, au moment même où il menaçait de tomber en poussière.

Une de vos études les plus récentes, nous indique précisément quelle attitude différente de la nôtre la Chine adopte à l'égard de son propre passé.

Dans le même temps qu'on pourrait la croire portée au saccage le plus iconoclaste — et certaine révolution culturelle y a bel et bien recouru —, on la découvre nouée indéfectiblement à ses valeurs traditionnelles, à son histoire et à cette langue écrite qui est demeurée la même depuis deux mille ans... En fait si, comme vous le dites, on observe là-bas « une monumentale absence du passé », il n'en va que d'un mépris à l'égard des vestiges et des pétrifications. « L'éternité ne doit pas habiter l'architecture, elle doit habiter l'architecte. » « L'homme ne survit que dans l'homme. »

Ainsi toute une tradition calligraphique a-t-elle pu, de copie en copie, se déployer à partir d'un modèle originel depuis longtemps révolu, et dont on pourrait se demander même s'il a jamais existé... On pourrait rêver à l'infini sur la pérennité d'un art dont on discuterait à tout moment l'origine, comme si une forme d'éternité pouvait, selon le vœu rimbaldien, se retrouver au bout d'une évolution qui ferait l'économie de tout point de départ ! Un peu comme si le passé, tout entier réinvesti dans le présent, n'était après tout qu'une formalité superflue. En faisant l'économie du mémorial, une civilisation pourrait ainsi survivre en recourant seulement aux mots, au récit, à la paraphrase qui, seuls, à son existence renvoient.

Mais la littérature, sous toutes ses formes, requiert votre attention et figure aussi au premier plan de vos préoccupations. Tel votre maître et ami Etiemble, vous ne

l'abordez qu'en comparatiste, et je dirais même : en cosmopolite. Que vous traduisiez Confucius, Luxun, Chen Joh-hsi ou Kouomo-jo, du chinois, ou Richard Henry Dana, de l'anglais, que vous commentiez Segalen, ou établissiez le pedigree d'Orwell, on s'avise que c'est la littérature même qui vous passionne comme phénomène, à travers eux, au-delà d'eux. En même temps que vous traquez en leur compagnie des secrets qui renvoient à votre propre énigme.

Vous ne traduisez ou paraphraserez pas nécessairement ceux que vous placez le plus haut mais vous *dialoguez* avec autant d'interlocuteurs dont la démarche à quelque chose à voir avec la vôtre.

Chez Segalen (*L'humeur, l'honneur, l'horreur*), vous reconstituez le voyage chinois d'un homme qui voulut surtout se découvrir, et ne le put qu'en se frottant à l'ineffable Diversité du monde.

En Confucius (*Les entretiens*, 1987), vous retrouvez l'honnête homme, celui qui, selon le vœux de Nabokov, usa de la magie des mots pour faire reculer la brute, et conjurer la barbarie. Dénonça « la Terreur qui cultive l'obscurantisme et pratique le massacre », voulut, par la morale, résoudre toutes les contradictions d'une époque moribonde.

Henri Michaux qui, dans *Un barbare en Asie*, rappelait que « les Chinois ne sont pas des songe-creux » mais « ont des trouvailles d'une valeur pratique incomparable », concluait que Confucius était « l'Edison de la morale ».

Chez Orwell (*O. ou l'horreur de la politique*, 1984), vous retrouvez une utopique prémonition de l'être totalitaire qu'en Chine, sous vos yeux, vous avez vu s'incarner. Il n'y eut pas de scénario plus orwellien que celui de la Révolution culturelle, où l'on vit, à la fin, tant de victimes applaudir à leur propre châtement et vénérer leurs bourreaux... Stade suprême de l'État policier où chacun dénonce chacun des autres et où on peut réviser, à l'envi, l'histoire de tout le monde. Il vous plaît qu'un homme qui avoue avoir horreur de la politique, et mette la littérature au premier rang de ses soucis, soit précisément celui qui, par des moyens purement littéraires, arrive à démonter les mécanismes de l'horlogerie idéologique.

Dans l'œuvre de Luxun, vous soulignez cette indomptable et incomparable clairvoyance qui l'amènera à dénoncer la corruption du Kuomintang, mais sans demeurer pour autant le zélateur inconditionnel d'un régime qui, après sa disparition, faisant parler un mort, tirant son cadavre à hue et à dia, pensa le

récupérer et prétendit en faire le « généralissime » d'une république où toutes les valeurs auxquelles il croyait se virent bafouées. Le personnage emblématique d'Ah Q où on retrouve comme rassemblés en une seule silhouette, le soldat Chveik de Hasek, le Keuner de Brecht, le Plume de Michaux, symbolise cette sorte d'humilié et d'offensé qui, voulant rester « le roi de ses douleurs », finit par s'en prendre à plus faible que lui et par déchoir, pour mourir sans honneur.

De l'auteur le plus indépendant et le plus rebelle, on voulut faire le pionnier du consensus idéologique « doté d'un certain nombre de fonctions spécifiques » et servant comme « preuve ou plutôt comme mesure de la Révolution » (F. Jullien).

On finit par dire sans vergogne qu'il existait « moins comme texte que comme code »... Procédé habituel qui consiste à invoquer un homme du passé, à usurper son témoignage, pour lui faire servir une cause déterminée dans le présent.

Vous traduisez et annotez *l'Autobiographie* de Kouo Mo-jo (1970). Roman d'éducation brillant et prometteur d'un esprit rebelle qui expose, avec une belle indécence, ses états d'âme, ses élans du cœur et ses pulsions : le même homme, plus tard, répudiera son non-alignement, se disgraciera en cherchant les honneurs, et s'affadira dans les compromissions. Évoquant cet itinéraire, vous rappelez celui de tant d'artistes fourvoyés qui ont vu leur talent tarir, dépérir, pour avoir pactisé avec l'un ou l'autre pouvoir.

Traduisant *Deux années sur le gaillard d'avant*, de R.H. Dana (1990), vous nous rappelez comment l'auteur d'un chef-d'œuvre peut, pour n'y avoir pas vraiment cru, manquer sa carrière d'écrivain et d'homme. Un peu comme si le Poe de *Gordon Pym*, le Melville de *La vareuse blanche*, le Lowry d'*Ultramarine* n'avaient pas cru assez en leur talent après de tels débuts.

À travers ces choix qui n'apparaissent qu'à première vue disparates et dont l'éclectisme masque à peine la cohérence, on devine la recherche tenace du fonctionnement même de la littérature, et de sa finalité. Quelle place revient donc à un souci de l'éthique dans une recherche esthétique ?

Quiconque s'interroge sur le mystère de la parole littéraire tire un grand profit de se colleter, un jour ou l'autre, avec une fiction. C'est ce que vous faites, en écrivant *La mort de Napoléon* (1986). Imaginant que l'Empereur détrôné s'est, en fait, évadé de Sainte-Hélène, laissant à sa place un sosie, et pensant renouer avec une épopée

qui n'avorterait pas au bout de Cent Jours. Mais un rendez-vous manqué amène un dérapage, puis un autre, et notre homme, poursuivi pour un banal délit de grivèlerie, sort de son grand rêve pour se réveiller dans la peau d'un marchand de pastèques et de melons, roulant inexorablement vers une fin étroitement conjugale dont, tristement mégalomane, il n'aura même pas savouré les charmes et les vertus...

Serait-ce, Monsieur, la fréquentation horrifiée d'une tyrannie d'aujourd'hui qui vous a ainsi Jeté sur la route d'un despote d'autrefois — et pour mieux le démystifier? Napoléon a souvent inspiré de semblables divagations à ceux qui rêvent sur les fatalités de l'Histoire. Louis Delattre, Léon Bloy, Léon Daudet et, plus près de nous, Marcel Thiry, dans *Échec au temps*, se sont abandonnés à ces extravagances et à ce révisionnisme poétique, qui remplacent avantageusement bien des analyses historiques.

Vous rappelez, par ailleurs, le mot de Dumas touchant l'Histoire : on peut la violer « à condition de lui faire un enfant »... En concevant le vôtre, né de l'amour et de la haine, vous avez dû éprouver bien du plaisir. Tous les romanciers latino-américains, d'Asturias à Roa Bastos, de Carpentier à Garcia Marquez, qui se sont aussi vengés de l'hydre totalitaire en la ridiculisant, n'ont pas dû s'amuser davantage... C'est que la grandeur même de Napoléon invite, sans doute, de façon proportionnée, à s'interroger sur l'énigme insondable et la relativité du pouvoir et, par la même occasion, sur la nature quasi surnaturelle de la connerie humaine et la dérision du destin lorsque, selon le mot de Nizan, un homme n'est « plus qu'un personnage historique »...

Vous ne m'empêchez pas, Monsieur, de trouver significatif que, tâtant du roman pour la première fois, vous reteniez si bien, quoique sur le mode sarcastique, les leçons de deux écrivains de votre famille. Orwell, pour qui la vérité littéraire ne valait qu'au prix d'une imaginative réinvention. Segalen, pour qui tout était toujours « plus vrai que le réel », moins « retentissant à la réalité et à l'imaginaire qu'attentif à leur opposition ». Écrivant à son ami Debussy que, s'il s'intéressait à l'Histoire, aux documents et aux vestiges, c'était pour mieux n'en pas rester l'esclave. Allons! le Mentir-Vrai cher à Aragon a sûrement encore de beaux jours devant lui.

On conçoit, en tout état de cause, qu'oppressé par la nécessité de rendre à la vérité tous ses droits, dans ces pamphlets où vous la réhabilitez et dont nous allons à présent parler, vous ayez éprouvé, pour une fois, le besoin de vous évader dans une fable qui n'est si cruelle et si drôle que parce qu'une vérité autre, implacable, d'ordre philosophique, s'y laisse apercevoir.

Mais, à présent, il nous faut revenir en arrière, pour remettre une seconde fois nos pas dans les vôtres et cheminer autrement à travers votre œuvre.

C'est que par deux fois une mission vous fut dévolue. Il nous reste à prendre la mesure de votre seconde dimension. Vous auriez pu, en bonne logique, vous auriez dû poursuivre la carrière d'un savant replié douillettement dans la quiétude d'une bibliothèque ou d'un cabinet d'archives et devenir, en plein cœur du vingtième siècle, un digne mandarin, un esthète raffiné. Votre histoire en décida autrement et, d'un homme qui n'était guère tourné vers la politique, elle fit un témoin de son temps. En 1971, dix-sept ans après votre premier et initiatique voyage, vous avez retrouvé la Chine mais défigurée, comme spoliée d'elle-même.

À Pékin, d'abord, auprès d'un diplomate particulièrement éclairé et qui sut encourager vos compétences. Hors de Chine, ensuite, vous allez découvrir un double scandale. Le vrai visage d'une Révolution, d'abord, qui n'avait de « culturelle » que la dénomination non contrôlée et les oripeaux idéologiques, et de révolutionnaire que le mouvement défini, dans sa première acceptation, par le Dictionnaire : « Rotation complète d'un mobile autour de son axe »... (Mais on pourrait aussi pasticher T. S. Eliot : « Le monde inapaisé continue de tourner / Autour du centre de la Parole silencieuse »...). Dans l'ombre et les galeries du pouvoir se réglaient des comptes sanglants. Les masses paysannes et ouvrières se retrouvèrent mises au pas sous le joug de la terreur bureaucratique après avoir déjà payé le prix d'une pénurie que tous les officiels s'obstinaient à démentir. Par ailleurs, vous vous avisâtes de l'indifférence et bientôt de la complaisance fanatique que l'opinion publique internationale, et occidentale en particulier, manifesta à l'égard de cette colossale escroquerie. Comme si le sadisme du régime ne devait avoir d'égal que le masochisme de ses *aficionados*. L'hystérique mansuétude dont ils firent montre devant les instances génocidaires. « Ils prirent la capacité de pénétration de l'idéologie pour preuve même de sa vérité » (Serge Quadrupani).

L'histoire d'une dictature, on le sait, ne peut se faire qu'en se racontant, en tissant sa propre légende, en truquant son propre récit.

Bientôt, vous ne vous reconnûtes plus le droit au silence, et usant d'un pseudonyme, comme l'avait fait Orwell, vous avez dénoncé le détournement de vérité qui s'accomplissait sous vos yeux. À votre connaissance de la Chine s'ajoutait une sensibilité exceptionnelle au phénomène totalitaire et ce sont ces deux vertus conjuguées qui donnèrent naissance au polémiste Simon Leys. Par référence à un attachant personnage de Victor Segalen, fils de négociant, et belge de surcroît, qui prétend traquer les secrets de la Cité interdite... Le respect de la vérité, l'indignation lorsqu'on la défend contre ceux qui la refusent, ou pire : la devinent mais ne s'y résignent pas, ou pire encore : la découvrent mais ne veulent pas la faire connaître, exposent nécessairement aux attaques les plus basses. Celles-ci ne vous ont pas épargné mais ce sont elles qui ont forgé et aiguisé la redoutable verve du pamphlétaire en vous.

Le spectacle de dérive de l'histoire (ce cauchemar dont Joyce pensait qu'on pouvait seulement tenter de s'éveiller) a engendré le témoin, c'est la hargne de vos contradicteurs qui a transcendé son style. Il dû vous paraître certains jours amer d'essuyer tant d'insultes pour avoir simplement dit que le Roi était nu. Jamais, cependant, vous n'avez trempé votre plume dans le même fiel que ceux qui vous attaquaient et se crispaient — faute d'argument — dans les bégaiements haineux de l'ignorance. Toujours vous vous êtes acharné à relever un débat que d'aucuns ramenaient au ras des lotus.

De la mauvaise foi ou de l'ingénuité de vos détracteurs vous brossez un portrait hilarant et atroce à la fois. À vous lire, on rit souvent aux larmes... Aux larmes, justement. Un Salman Rushdie est bien placé, aujourd'hui, pour savoir que l'humour rapporte plus d'ennemis encore que le sérieux de la démonstration.

J'ai souvent pensé que le véritable engagement des intellectuels s'accomplissait malgré eux, qu'ils agissaient sous la contrainte des faits et la pression d'une forte évidence qui les extirpe de leur tour d'ivoire. Vous-mêmes aimez rappeler qu'Orwell haïssait la politique et que c'est le spectacle de l'injustice et de la misère qui lui fit écrire ses fables si clairvoyantes et vengeresses. Zola ne voulut pas, tout d'abord, témoigner pour Dreyfus. Gide ne pensait pas, partant pour l'URSS, en revenir avec un acte d'accusation sous le bras. Comme eux, vous

sûtes aussitôt que votre colère était bonne conseillère. Encore pensiez-vous, en écrivant *Les habits neufs du Président Mao* puis *Ombres chinoises*, que vous pourriez vous contenter de trousseur un ou deux réquisitoires. Mais le mal se survivant à lui-même et se perpétuant, il vous fallut bien continuer à le montrer du doigt. Le Grand bond en avant avait masqué une dérive et un chaos économique et social derrière la rhétorique triomphaliste d'un mégalomane. L'ère des Cent fleurs amena les critiques du système à dénoncer en confiance ses aberrations, pour se retrouver bientôt stigmatisés et considérés comme des traîtres... Ceux-ci étaient tombés dans le piège qu'on leur tendait avec cynisme et, par centaines de milliers, durent endurer, dans leur âme et dans leur corps, la procédure de « rectification ». On songe irrésistiblement à *La colonie pénitentiaire* de Kafka, où l'inculpation se retrouve gravée dans le corps du supplicié, et dans sa conscience. On a tellement abusé des vocables « kajkaïen » et « *ubuesque* » qu'on se doit de les utiliser ici, où ils prennent tout leur sens.

Jamais, pourtant, vous n'avez oublié la grandeur initiale du conquérant et du réformateur ni voulu la sous-estimer. Vous avez seulement pensé, comme Lucien Bianco, que mieux aurait valu pour celui-ci qu'il mourût, à l'instar de Lénine, quelques années après son premier triomphe. Dans un sens, c'est pour avoir pris l'exacte dimension de cette grandeur originelle que vous n'avez pas pu pardonner à la déchéance qui s'ensuivit.

Mais « avoir eu raison trop tôt, écrivez-vous à propos de René Viénet, est la pire manière d'avoir tort ». Pour peu on y verrait comme un manquement à la courtoisie due à ceux qui savent prendre leur temps. Quant à nous, nous avons un faible pour les devanciers, les précurseurs. Le sort qu'on réserve à ces extralucides n'est, paradoxe, guère enviable : il comporte un singulier privilège mais bien des victoires à la Pyrrhus. Victor Serge soulignait déjà cette «étonnante impuissance de la prévision juste qui fait boycotter, maudire ou persécuter celui qui la formule». Plisnier fut parfois abreuvé d'insultes pour avoir, dès 1937, proclamé la douleur des militants communistes d'avoir été trompés. Serge, Plisnier, Leys : trois écrivains « de chez nous », même s'il n'y paraît guère. Ma parole, certain courage intellectuel serait-il donc une vertu d'ici ?

Vous vous seriez bien passé sans doute de mener votre combat de façon aussi insulaire. Vous rappelez à l'envie que la vérité, depuis longtemps, se savait, que

nous en étions informés, qu'il n'y avait plus qu'à en témoigner. Mais on sait que la révélation des preuves, n'a, pour longtemps, rien changé au comportement d'une certaine presse. La raison en fut souvent qu'il ne fallait pas désespérer Billancourt ni « verser de l'eau sur le moulin de l'adversaire », comme si l'adversaire devait toujours se trouver du même côté de l'échiquier.

Vous n'êtes pas de ceux qui s'en vont répétant « je vous l'avais bien dit » et vous ne tirez aucune vanité d'avoir été si longtemps seul à tenir votre propos dans le paysage intellectuel.

Au-delà de la colère, il faut dire que c'est l'amour d'un peuple et de sa civilisation qui vous animait. Cet amour-là ne se trompe jamais.

Au même moment, à Paris ou à Bruxelles, à Washington et à Londres, la maolâtrie de propagandistes zélés et d'intellectuels confus se déployait d'autant plus qu'elle s'alimentait aux sources arides d'une tenace ignorance. On connaît la ferveur des thuriféraires qui, pour rien au monde, n'iraient vivre dans ces nations dont ils recommandent si chaudement le régime. Leur enthousiasme est directement proportionnel à leur désinformation. Une visite touristique et quelques entretiens avec des interlocuteurs « privilégiés », toujours les mêmes, leur suffisent pour déposer leur diagnostic. Parlant de ces correspondants qu'une courte excursion dans un pays immense entre tous suffit à édifier, vous les baptisez plaisamment « nos nouveaux Marco Polo ». Régis Debray a, pareillement, appelé « taupes volantes » ces mercenaires de la plume issus d'une « jet society » d'un nouveau genre. C'est pourtant vous qui, à leurs yeux, paraissiez n'avoir ni le sens de l'histoire ni celui des mouvements sociaux. On vous imputait à crime votre science même au nom de ce principe qui régit tant de ferventes et inconditionnelles adhésions que, plus on en connaît, moins on en sait, et que pour croire d'abondance mieux vaut encore en avoir vu le moins possible... Cela épargne bien des états d'âme et d'idéologiques courbatures. C'est le grand bond en avant dans le vide de la pensée. Sans doute pour eux, certains cadavres sont-ils couchés dans le sens de l'histoire et d'autres en travers... Il n'a pas manqué de beaux esprits pour distinguer, sous d'autres latitudes encore, un génocide de gauche d'un génocide de droite ! Combien grand doit être leur mépris du peuple chinois pour ainsi sous-évaluer ses souffrances ! Combien grande aussi nous

semble l'irresponsabilité de ces intellectuels qui souscrivent de bon cœur à un processus passionnément anti-intellectualiste et tendent des verges pour les battre.

Vous ne trouvez pas de mots assez durs pour stigmatiser certaines façons névrotiques de détourner les yeux, comme s'il y avait, ma foi, un révisionnisme «liard» qui concernerait l'Holocauste, et un révisionnisme «soft», mais répétitif, qui congédierait la réalité chaque fois qu'elle dérange dans d'autres contextes. Éclipses de la Raison. Leçons non tirées. Recours à la litote ou à l'understatement devant le spectacle de l'impensable. À l'occasion de l'élimination de Tchen Boda, de la disparition de Lin Biao, de la réhabilitation de Deng Xiaoping... Les bureaucrates jouent à chaise musicale. Les factions s'entredévorent. Les favoris d'un jour sont éliminés le lendemain. Pour beaucoup, il a fallu attendre le massacre de 1989 sur la place Tiananmen pour compatir aux douleurs des démocrates chinois.

Mais vous observez vous-même que «nul tyran ne peut impunément abjurer l'humanité et persécuter l'intelligence. En fin de compte il récolte la stupidité et la folie». Même certains de ces militants aux tréfonds desquels, ainsi que l'a observé avec une belle clairvoyance, une ancienne maoïste, reposèrent «le bruit et la fureur, la perte du Monde lui-même et la volonté farouche de détruire ce Monde qui leur a manqué pour en reconstruire un autre où on serait à l'abri de tout manque. On ne peut pas toujours fétichiser la ligne politique et surinvestir l'objet idéologique comme objet d'amour » (Viviane Van Gelder).

Face à vos contradicteurs, vous avez longtemps présenté un vice rédhibitoire : vous manquiez, Monsieur, d'aveuglement, et la myopie n'était pas votre fait. Il n'est pas exagéré de dire que vos pamphlets ont constitué pour la Chine ce que les textes des dissidents les plus notoires, en URSS, ont représenté vis-à-vis du stalinisme. « La vérité finit pas s'imposer », écrit Lucien Bianco, à l'occasion d'une réédition de son ouvrage fameux sur *Les origines de la révolution chinoise*. « Elle a, par exemple, foudroyé des forêts de papier imprimé vouées à la grande révolution culturelle prolétarienne, avec une efficacité dont n'oseraient rêver les plus zélés pyromanes de la Côte d'Azur. » On est loin du temps où, dans sa *Longue marche*, à la fin des années 1950, Simone de Beauvoir avouait candidement : « Je n'ai pas vu personnellement de camps de travail » !

Les habits neufs du Président Mao (1971), *Ombres chinoises* (1974), *Images brisées* (1976), *La forêt en feu* (1983), *L'humeur, l'honneur, l'horreur* (1991) : de livre en livre,

vous accompagnez les tumultes de l'histoire immédiate. Vous vous exaspérez d'apparaître comme atteint de la manie de dénoncer le maoïsme et ses conséquences, vous aimeriez renoncer à une agitation dont vous dites vous-même qu'elle vous apparaît « aussi vaine qu'obstinée ». Mais voilà : l'histoire ne se retourne pas et vous êtes comme condamné désormais à la paraphraser. Après l'élimination de la « Bande des quatre », la liquidation des Droits de l'Homme dans la constitution en 1975, l'adoption d'un nouveau code pénal en 1979, l'arrivée au pouvoir de Deng Xiaoping, il faudrait faire montre d'un optimisme délirant pour penser que la libération définitive est pour demain, même si vous estimez, à la différence d'Alain Peyrefitte, qu'à moyen terme, les libertés fondamentales seront rendues au peuple. Vous voici condamné, Monsieur, à ne pas encore abandonner au vestiaire votre bâton de pèlerin.

Bien sûr, Monsieur, c'est par commodité que nous avons distingué ainsi dans votre vie deux voyages parallèles. Ayant pris, par deux fois, votre sillage pour les reconstituer, nous vous distinguons mieux : tel qu'en vous-même enfin votre dualité vous change. Mais c'est bien le même homme épris d'une civilisation qui a entendu la défendre lorsqu'il l'a sentie en danger, et vous êtes bien l'auteur d'une seule œuvre puisque, tout entière, elle fut indispensable à celui qui l'a conçue.

Le polémiste en vous risque à tout moment de devoir reprendre du service. L'après-maoïsme laisse percevoir encore tant de perspectives funestes ! Et l'indifférence des démocrates de chez nous ne demande à tout moment qu'à renaître. Bon nombre de journaux n'ont consacré ce printemps qu'un écho de quelques lignes à l'irréductible Wei Jingsheng, prisonnier depuis treize ans pour avoir affiché, le 5 décembre 1978, sur « le mur de la démocratie » que les quatre modernisations du programme gouvernemental ne pourraient réussir sans une cinquième : l'instauration de la démocratie elle-même. Cette même presse a trouvé plus opportun de consacrer des pages entières aux états d'âme et aux tourments d'un philosophe marxiste auteur d'un célèbre crime conjugal. Ainsi va la gloire du monde. Pendant ce temps, les intellectuels chinois qu'il nous est arrivé de rencontrer de par le monde, dans des congrès internationaux, nous font découvrir un pays où un génocide n'arrive à la connaissance du peuple tout entier qu'au bout de plusieurs décennies ; où les mêmes écrivains furent persécutés par tous les régimes qu'ils connurent successivement ; où même le silence de ces écrivains, s'ils

s'y résignaient, était sanctionné féroce­ment, comme leurs paroles ; où il fallut démaoïser la langue pour la dépaupériser, afin que le bois dont on l'avait recouverte reverdisse. À ce prix seulement, on ne vieillira plus d'un siècle en quelques instants « au point de voir le riz, au bout des baguettes, tomber en poussière, le temps qu'on le portât aux lèvres... ».

On pourrait espérer avec vous, Monsieur, que vos écrits se démodent et que vos sentences soient sous peu prescrites. Que le totalitarisme lui-même soit un jour classé sans suite. L'opiniâtre optimisme que vous professez, à lui seul, devrait nous y inciter. C'est à cet espoir que vous a conduit votre colère et c'est cette modestie qui génère votre orgueil. C'est à ce respect de l'avenir d'un peuple et de ses chances d'accéder à la démocratie que vous a mené votre faculté d'irrespect à l'égard des dogmatiques.

« Écrire, disait Kafka, c'est sortir du rang des meurtriers. » Face à ceux qui n'ont écrit que pour le regagner, vous voici, Monsieur, seul et parmi nous.

L'accueil que nous vous réservons n'est que celui qu'on accorde à la littérature les quelques rares fois où elle s'insurge, où elle sait dire « non », alors que tout autour s'organise le *consensus* et que les esclaves de la pensée soumise resserrent leurs propres rangs, assurés de leur impunité et de l'infatigable faculté d'oubli de leur public habituel.

Un des romans les plus emblématiques de ce siècle, *Auto-da-fé*, d'Elias Canetti, a pour héros un sinologue du nom de Peter Kien. À l'aise au milieu des religions et des philosophies de l'Orient, il ne veut rien connaître de la ville et des gens qui l'entourent. Cloî­tré, à Vienne, dans une bibliothèque de vingt-cinq mille livres — qu'il harangue à l'occasion comme si c'étaient ses seuls interlocuteurs valables —, il ne commu­nique avec personne. La bibliothèque finira par brûler, préfigurant des autodafés de sinistre mémoire. Si j'évoque ici ce personnage, c'est que grande aurait pu être pour vous aussi la tentation du savant que vous êtes de se retrancher dans la paix des livres pour ignorer l'Histoire qui les encerclait. Votre attitude fut tout à l'opposé. Cultivant comme Orwell la haine du politique, vous avez choisi de croiser le fer avec lui, non pas en délaissant votre œuvre, mais en la nourrissant de votre révolte même, sachant que la fonction de la sagesse n'est jamais que de prévenir la tragédie de l'obscurantisme.

Barbare en Asie, comme Michaux, ne le restant pas, civilisé loin de la Chine, mais toujours à propos d'elle, vous êtes un sinologue pour temps de détresse. Devrais-je vous définir par une seule épithète, je crois que je choisirais celle « d'antidilettante », dont Debussy affubla son *alter ego*, ce Monsieur Croche qu'il imagina comme interlocuteur, spectre intransigeant mais plein d'humour. Comme pour Monsieur Teste, la bêtise n'était pas son fort... Dans un sens, Debussy et Valéry n'ont-ils pas recouru, eux aussi, à un pseudonyme, comme vous-même et comme Orwell ? Un truc dont on n'use, au fond, que pour masquer une extrême lucidité chaque fois qu'elle risque de passer pour une arrogance... Oui, vous êtes un antidilettante, mais excentrique, au sens strict, jamais prisonnier d'un de ces cercles qui ne font révolution que sur eux-mêmes.

« L'humour, l'honneur, l'horreur » c'est ce qui retenait notre Prince de Ligne de mettre fin à son exil au terme d'une autre Révolution... On comprend que la formule vous ait inspiré le titre de votre dernier ouvrage. Encore, de façon significative, votre propre exil vous tient-il éloigné de la Chine et non de l'Europe... Du reste, ce ne sont pas dix-sept mille kilomètres qui vous coupent de nous puisque vous nous avez rejoints cet après-midi.

Je songe à ce sens de l'honneur, à ce sentiment d'horreur, qui vous maintiennent, par force, exilé du lieu qui vous avait pourtant élu. Honneur, horreur, mais aussi : ferveur et bonheur d'être, à part entière, un citoyen de ce siècle à un moment où si peu se soucient encore d'être seulement contemporains d'eux-mêmes.

Spécialiste d'un immense pays revenu dans le sien, minuscule, pour y recevoir un gage d'amitié, vous n'avez rien de l'enfant prodigue... La grande romancière Ingeborg Bachmann disait que : « L'histoire donne des leçons mais [qu']elle n'a pas d'élèves... » Elle n'a pas songé qu'on pouvait être un élève indocile et frondeur.

Et, en désobéissant aux slogans et aux injonctions d'une histoire meurtrière, se conduire en cancre de génie.

En vous recevant parmi nous, Monsieur, c'est à cette vertu de désobéissance et de non-alignement que nous avons surtout voulu rendre hommage.

Copyright © 1992 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Pierre Mertens, *Réception de Simon Leys. Séance publique du 30 mai 1992* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1992. Disponible sur :
< www.arllfb.be >